

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

10^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

CAROLUS DURAN.....	RENÉ DELORME
CRYPTOGRAPHIE, sonnet.....	AUG. CAPDEVILLE
UNE VIEILLE AMIE, nouvelle.....	J. B. CHATRIAN
LA GOULE, sonnet.....	SAPIENS-IGNOTUS
UN TENEUR DE LIVRES.....	ALPHONSE DAUDET
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Étudiant (introduction par G. A. DUMONT).....	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BÉDARD, Propriétaire.
170, RUE ST-LAURENT,

1892

RENSEIGNEMENTS

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA		POUR L'ÉTRANGER	
Un an	\$2.00	Un an	12 frs
Six mois	\$1.00	Six mois	6 frs
Quatre mois	70 cts	Quatre mois	4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes.

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte. Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laffitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Décapité*, par René de la Villoyo. — *Coup d'œil chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens : Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schœdelier. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Eléphants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amis de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière.* — *Conseils pratiques.* — *Jeux.* — *Amusements divers.*

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrand, Birr, Bombled, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45 RUE LAFFITTE

Paris. . . Un an :	12 fr.	Six mois :	6 fr. 50.	Trois mois :	3 fr. 50
Province. —	15 fr.	—	8 fr.	—	4 fr. 50
Union postale.	18 fr.	—	9 fr. 50	—	5 fr.

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1851-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc., etc.
Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

CAROLUS DURAN

Brun, fier, hardiment campé, jouant de la mandoline comme un Castillan, tirant l'épée comme un chevalier du Romancero, Calorus Duran est un espagnol des Flandres. Il a les qualités et les défauts de sa race au physique et au moral : très-artiste, à la fois peintre, musicien et sculpteur, amoureux du soleil, des tons chauds, des franches couleurs ; mais aussi un peu glorieux, très-épris du bruit qui se fait autour d'un nom, des admirations de la foule, de l'effet produit, du beau fracas de la renommée.

Aussi le jeune artiste n'a rien négligé pour gagner le panache, comme dit Labiche. Ayant du talent et beaucoup, il a su le faire valoir. Il a débuté avec éclat. Il a annoncé sa fête artistique par une forte salvè d'artillerie. Afin de surprendre et de conquérir le public du premier coup, il a fait tout d'abord parade de sa force, il s'est créé des difficultés pour montrer qu'il savait en triompher. On n'a pas oublié, entre autres habiletés, son portrait symphonique de petite fille en bleu majeur. Ces procédés tapageurs — que l'on pardonne à Regnault parce qu'il est mort — ont attristé la critique austère. Nous ne les jugeons pas aussi sévèrement. Nous constatons seulement que l'artiste est arrivé à ses fins ; la foule est pour lui. Voilà qui est acquis. Et comme l'artiste lillois a beaucoup de goût, il saura parfaitement faire revenir sur son compte les plus délicats.

Son nom est célèbre aujourd'hui, son nom de Carolus Duran. On nous a dit — c'est peut-être une méchanceté — qu'il s'appelait en réalité : Charles Durand. Si cela est vrai, s'il a donné à son nom une tournure plus originale, nous ne pouvons que l'en féliciter. La couleur du nom fait la moitié du succès d'un homme.

L'un des critiques qui ont le mieux parler du célèbre portraitiste, M. Jules Claretie, a dit un jour, en songeant aux allures du peintre et à sa manière tout espagnole :

—Ce n'est pas Carolus qu'il faut l'appeler, c'est Carlos.

Mais voilà bien des noms remués, et cela importe peu en somme. Le principal pour nous c'est que derrière l'étiquette, il y ait un grand artiste.

Or le grand artiste existe. Il a déjà créé, dans des genres différents, des œuvres que l'on oubliera pas. Nous avons vu déjà quelques-unes de ses marines, qui sont rares, et d'un bel effet. Nous connaissons, dans un ordre d'idées ; *la Tentation la Gloire, la Rosée, les Baigneuses*.

Ces deux derniers tableaux ont été exécutés en plein air, avec la lumière diffuse.

Si Carolus Duran a réussi dans le paysage et dans le genre, il s'est surtout distingué dans le portrait. De tous les portraitistes contemporains, il est certainement celui qui nous inspire le plus de confiance. On peut lui livrer sa tête sans danger. Nous n'en dirons pas autant de tout le monde, de M. Ribot par exemple qui trouverait le moyen de transformer sur la toile un ministre en charbonnier, ou de MM. Hébert et Cabanel qui voient toujours l'humanité anémique et poitrinaire. L'œil de Carolus Duran est plus juste, ou pour mieux dire plus flatteur pour son modèle. Témoin le portrait de M. Émile Girardin, exposé en 1876, et qui donnait au grand publiciste une si belle fraîcheur de teint.

En général, tous les portraits de l'artiste lillois se distinguent par leur robustesse, leur hardiesse, leur élégante attitude. Sa couleur est chaude, sa touche large, sa pâte franche. Nous avons longuement admiré le portrait de Vignaul, le maître d'armes du cercle de l'Union artistique, qui est une de ses meilleurs œuvres, le portrait de notre confrère Jules Claretie, le grand portrait équestre de M^{lle} Croizette, et le portrait de M^{lle} Lloyd, dont la beauté souveraine devait tenter le pinceau d'un maître.

Carolus Duran, avons-nous dit, n'est pas seulement peintre ; il est aussi sculpteur. Il faut voir, dans son vaste atelier du passage Stanislas, un bronze qu'il a appelé *le Pisan*. C'est un type d'Italien du XVI^e siècle, de la belle époque des arts et de la guerre, où les luttes se localisant presque dans chaque ville donnaient à toutes les figures un caractère d'individualité, de volonté, de force. Son Pisan est homme à ne compter que sur lui, c'est-à-dire sur son esprit et son épée.

Pour compléter cette rapide esquisse, il nous reste à dire un mot de Falguière, auteur du buste de Carolus Duran dont nous donnons la reproduction. Le peintre est le voisin du sculpteur qui demeure rue d'Assas. Le peintre sculpte ; le sculpteur peint. Il y a entre eux une sympathie réelle, comme entre les gens qui suivent un même courant d'idées, qui courent à un même idéal. Regardez notre gravure et vous verrez que Falguière connaît et comprend son modèle, car il a mit dans son buste plus que l'apparence extérieure, plus que les traits, plus que le type : l'âme.

RENÉ DELORME.

CRYPTOGRAPHIE

SONNET

L'or fauve est tamisé par un transparent rose,
Rose-tendre semblable aux plumes du flamant :
Beau coucher de soleil, spectacle grandiose
Que contemplant mes yeux cloués au firmament.

Un nuage argenté, fils du frileux Nivôse,
Conduit par le Zéphyr, automédon charmant,
Accourt pour estomper, bizarre apothéose,
De gigantesques traits placés obscurément.

Et je puis lire enfin en lettres majuscules
Sous le crayon d'azur un mot saint en tout lieu :
Un invisible doigt au zénith trace DIEU . . .

Depuis, quand vient sonner l'heure des crépuscules,
Je m'agenouille et dit : Gloire au seul Roi des Rois
Qui dicte au genre humain les immuables lois !

Villeneuve-les-Béziers (France)

AUGUSTE CAPDEVILLE



UNE VIEILLE AMIE

NOUVELLE

I.

Un dimanche matin le père Maurel dit à Mariette :

— Si nous allions au cimetière, petite ; qu'en penses-tu ?

Mariette, qui rangeait les casseroles sur la planche de bois blanc, au-dessus de la cheminée, dit, les yeux gros de larmes et en joignant les mains :

— Oh ! oui, papa, je n'osais pas te le demander.

Le père Maurel reprit :

— Eh ! bien, petite, mais ton beau chapeau et ta robe de coton rose...

Il allait ajouter " que ta mère t'a achetées huit jour avant de mourir " mais il n'acheva pas la phrase.

Mariette sauta au cou de son père et s'écria, presque joyeuse :

— Je suis prête à l'instant, papa. Nous achèterons chez la mère Balthazar une grosse botte de violettes et de roses, n'est-ce pas, qui sentent si bon, comme celles que tu apportais quelquefois à la pauvre maman, le samedi soir et nous l'attacherons à la croix...

Le père Maurel ne répondit rien, mais il rêcha du revers de la manche, deux grosses larmes qui lui roulaient dans les moustaches.

II.

Un pâle soleil de septembre, dans le ciel tout bleu.

Les feuilles jaunies tourbillonnent lentement dans les allées du cimetière, désertes encore à cette heure matinale. Elles jonchent le gazon, s'accrochent aux couronnes et aux croix de fleurs des tombes et semblent dire à ceux qui pleurent :

— Regardez, comme tout s'en va : notre rôle aussi est terminé et nous mourons...

Dans un sentier détourné, tout au bout, à l'écart, bien loin du luxe des monuments de marbre et de pierre, le père Maurel et Mariette sont agenouillés dans le gazon, devant une croix de bois noir, grossièrement taillée...

Au-dessus de l'inscription, qui renseigne aux passants le nom et l'âge de celle qui dort sous ces six pieds de terre, combien donc d'entr'eux l'ont jamais lue ? entre les bras de la croix, un gros bouquet de roses et de violettes parfume la tombe et le sentier. Un vieux saule pleureur penche au-dessus ses grands bras chevelus et une petite fauvette, l'oiseau des cimetières et du souvenir, s'égosille en un air de folle gaieté.

Mais le père Maurel et Mariette n'entendaient rien. Le monde n'existe plus pour eux, lorsque, la tête penchée sur les genoux, ils prient, ils conversent avec la "maman," dans ce langage mystérieux qui unit et rapproche les âmes, même dans la mort. Ils prient et lorsque le père Maurel se relève enfin, le front tout baigné de sueur, des larmes plein les yeux, il se rappelle chaque dimanche les dernières paroles de la mourante :

—Tiens, papa, lorsque je n'y serai plus, pense toujours bien à moi, mais ne laisse pas Mariette sans mère : il y a là-bas, rue de la Roquette, une vieille amie...

Et elle était morte, sans avoir achevé.

III,

Alors sans rien dire, le père Maurel donnant la main à Mariette, on redescendit vers Paris.

Ils pleuraient tous les deux, comme du reste chaque dimanche et ces larmes soulageaient leur douleur.

Mais pour se montrer fort, le père Maurel les refoulait, tant bien que mal.

Paris s'étendait là-bas, dans la brume de l'horizon, où le dôme des Invalides reluisait au soleil et, entre les maisons, un peu partout, se dressaient des flèches d'églises, des coupôles, des faites de monuments, à l'infini...

Le père Maurel s'arrêta, enthousiasmé :

—Mariette, regarde donc là-bas, ce gros soleil tout jaune. Que c'est beau, hein ? Ce sont les Invalides, avec le tombeau de l'Empereur...

La petite soupirait et, entre de nouvelles larmes qui lui montaient aux yeux, elle disait :

—Oh ! je les connais bien les Invalides ; nous y avons été trois fois avec maman, n'est-ce pas ?

Toujours ce souvenir !

—Mais regarde donc la tour Eiffel, continuait-il, en étendant le bras... Tu sais ce soir on l'illumine. Ce sera un bel incendie, va... Nous irons voir, si tu veux...

Il riait, faisait tourner sa canne entre ses doigts, mais rien ne pouvait la distraire de son chagrin et elle dit :

—Oh ! oui, je voudrais bien, si maman était avec nous...

Alors le père Maurel s'arrêta et la regardant avec un sourire :

—Et si nous allions boire un coup de "blanc" chez la mère Mathieu, tu sais bien, la vieille amie de la maman ; qu'en pense-tu ?

La figure de Mariette s'éclaira aussitôt et elle s'écria :

—Quelle bonne idée, papa Maurel.

Et se faisant bien câline, elle l'attira à elle et lui dit à l'oreille :

— Est-ce que Petit-Jean sera là, au moins ?

— Ah ! cette fois-ci, Mariette, tu m'en demandes trop long, dit le père Maurel, tout joyeux du résultat qu'il avait obtenu. — Mais si nous allions voir?...

IV.

Il n'était pas là Petit-Jean, — une grosse fièvre, assez inquiétante, paraît-il, le tenait cloué sur son lit, depuis huit longs jours et vous pensez bien que la maman Mathieu n'était pas des plus gaies.

Et cependant lorsqu'elle vit entrer le père Maurel et Mariette, les yeux tout rouges de larmes, la douleur des autres soulage un peu la sienne. Le malheur a parfois de ces rapprochements.

C'était après le cimetière leur pèlerinage de presque tous les dimanches.

Il faisait si bon, dans cette jolie salle ensoleillée, où tout respirait le calme et la sérénité, que tous les trois en oubliaient pour un peu le souvenir de leurs morts, — car la mère Mathieu était veuve et toute seule avec Petit-Jean.

Et puis elle était du pays et son petit vin blanc des côteaux de Touraine se laissait joliment boire, je vous en réponds.

Mais ce dimanche là, il manquait quelque chose. Petit-Jean n'était pas là et Mariette toute triste dans son coin, ne gazouillait pas, de son gai babil de rosignol.

Le père Maurel lui-même vidait son verre sans enthousiasme, par habitude et la bouteille était presque vide, qu'il n'avait pas une seule fois élargué de la lanque, ce qu'il ne manquait jamais de faire.

Il se décida enfin à parler :

— Et comme ça maman Mathieu, il est malade le "gosse" ? Rien de sérieux, n'est-ce pas ; un gros rhume, une petite indisposition sans conséquence...

La mère Mathieu branlait la tête, ne répondant rien, comme perdue dans un long rêve triste.

Le père Maurel reprit :

— Oui, les enfants, c'est pas commode, surtout lorsque le père est parti, comme chez vous... ou la mère, comme chez moi et je me suis demandé plus d'une fois, si je ne ferais pas mieux... Mariette, qui regardait dans la rue, le nez collé à la vitre, ne le laissa pas achever :

—Je veux m'en aller, papa, dit-elle, au bout d'un instant. Si nous partions, dis ?

Le père Maurel la prit par la main, la mit à cheval sur ses genoux et lui passa la main dans les cheveux, en disant :

—Je veux bien, Mariette, mais il ne fera pas plus gai chez nous que chez la mère Mathieu, la vieille amie de ta maman. Enfin, puisque tu le veux, nous irons voir : d'ailleurs, la nuit descend et il y a plus de dix pas jusque chez nous. Du reste nous reviendrons dimanche. Petit-Jean sera guéri bien sûr, n'est-ce pas, maman Mathieu et vous pourrez jouer ensemble toute l'après-midi, jusqu'au soir. Qu'en penses-tu ?

Elle était toute rassérénée :

—Oh ! oui, c'est cela et nous achèterons un beau jouet pour Petit-Jean' au bazar de l'Hotel de Ville, un gros polichinelle, avec une bosse et un chapeau de gendarme...

Et sautant au cou de maman Mathieu, pour l'embrasser avant de partir, elle lui dit :

—Au revoir madame Mathieu ; faites tous nos compliments à Petit-Jean et dites lui que je prierai bien le bon Dieu pour sa prompte guérison, n'est-ce pas...

V.

Et alors, au moment de se quitter pour huit jours, maman Mathieu se sentit encore plus triste que tantôt, — elle ne savait pas trop pourquoi.

Plus que jamais, elle voyait le grand vide de son existence, de cette vie brisée et solitaire, où l'on sait qu'il manque quelque chose. — un absent — un disparu, un être cher, que l'on pleure toujours, — et comme le père Maurel lui tendait sans façon sa grosse main de travailleur, — c'était bien permis, n'est-ce pas, avec la meilleur amie de maman ? — elle le regarda bien fixement...

Mariette lui envoyait, de ses petits doigts roses, un baiser délicieux, où elle avait mis toutes ses gentillesses enfantines. Oh ! alors, surmontant toutes ses hésitations qui la retenaient depuis si longtemps, elle se penche tout-à-coup vers le père Maurel et lui dit tout simplement, à demi voix, comme à un ami :

—Écoutez, papa Maurel, ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça : il faut à toute force que nous donnions une mère à Mariette et un père à Petit-Jean, puisque le bon Dieu le leur a enlevés un peu trop tôt, à ces pauvres chers chérubins...

A ces mots, le père Maurel sentit une petite main s'accrocher à la sienne et, levant les yeux sur la mère Mathieu et sur Mariette, il vit un même sourire d'intelligence sur les deux visages : Mariette avait deviné.

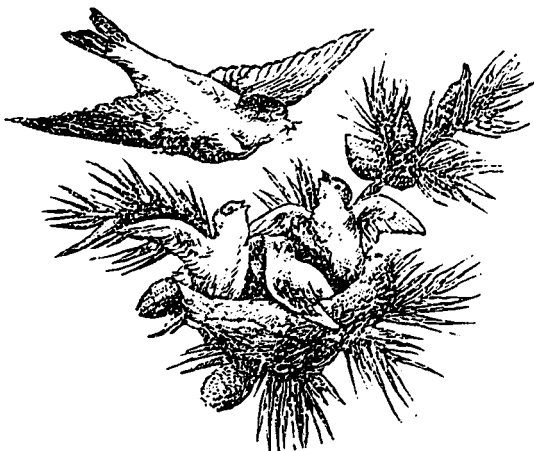
C'est alors seulement que, très calme, avec quelque chose qui lui oppressait délicieusement la poitrine, il comprit le sens de la dernière phrase, que la mort avait empêché à la "maman" d'achever :

— "Tiens papa, lorsque je n'y serai plus, pense toujours bien à moi, mais ne laisse pas Mariette sans mère : il y a là-bas, rue de la Roquette..."

Et tout naturellement il l'acheva ainsi :

— "... une vieille amie qui ne demandera peut-être pas mieux..."

J. B. CHATRIAN.



LA GOULE

SONNET

Était-ce un cauchemar de tout repos jaloux ? —
Une chose était là, vague, mais soufflant comme,
Sous un poids écrasée, une bête de somme,
Près d'un vampire qui lui faisait les yeux doux.

En cherchant, on voyait que cette proie à loup,
Cette victime informe était, Dieu juste ! un homme,
Un être humain tombé, comme un bœuf qu'on assomme.
Inanimé, sanglant, sous le faix et les coups.

Cela gisait. --- Le sang, comme de l'eau qui coule,
Fuyait, — mais se changeait en flots d'or, que la goule
Buvait, jamais repue, et léchait, vil balai !

Quand soudain le mourant, retrouvant son haleine.
Se dressa, pour crier : “ Sois damné, McKinley ! ”
Et l'Enfer ajouta : “ Reed, Harrison et Blaine ! ”

10 Novembre, 1890.

SAPIENS IGNORUS



UN TENEUR DE LIVRES

BRR... quel brouillard !..." dit le bonhomme en mettant son pied dans la rue. Vite, il retrousse son collet, ferme son crêpe-nez sur sa bouche, et, la tête baissée, les mains dans ses poches de derrière, il part pour le bureau en sifflotant.

Un vrai brouillard, en effet. Dans les rues, ce n'est rien encore : au cœur des grandes villes le brouillard ne tient pas plus que la neige. Les toits le déchirent, les murs l'absorbent ; il se perd dans les maisons à mesure qu'on les ouvre, fait les escaliers glissants, les rampes humides. Le mouvement des voitures, le va-et-vient des passants, ces passants du matin, si pressés et si pauvres, le hache, l'emporte, le disperse. Il s'arrête aux vêtements de bureau, étriqués et minces, aux waterproofs desillettes de magasin, aux petits voiles flasques, aux grands cartons de toile cirée. Mais sur les quais encore déserts, sur les ponts la berge, la rivière, c'est une brume lourde, opaque, immobile, où le soleil monte, là-haut, derrière Notre-Dame, avec des lueurs de veillesse dans un verre dépoli.

Malgré le vent, malgré la brume, l'homme en question suit les quais, toujours les quais, pour aller à son bureau. Il pourrait prendre un autre chemin, mais la rivière paraît avoir un attrait mystérieux pour lui. C'est son plaisir de s'en aller le long des parapets, de frôler ces rampes de pierre usées aux coudes des flâneurs. A cette heure, et par le temps qu'il fait les flâneurs sont rares. Pourtant, de loin en loin, on rencontre une femme chargée de linge qui se repose contre le parapet, ou quelque pauvre diable accoudé, penché vers l'eau d'un air d'ennui. Chaque fois l'homme se retourne, les regarde curieusement et l'eau après eux, comme si une pensée intime mêlait dans son esprit ces gens à la rivière.

Elle n'est pas gaie, ce matin, la rivière. Ce brouillard qui monte entre les vagues semblent Palourdir. Les toits sombres des rives, tous ces tuyaux de cheminée inégaux et penchés qui se reflètent, se croisent et fument au milieu de l'eau, font penser à je ne sais quelle lugubre usine qui, du fond de la Seine, enverrait à Paris toute sa fumée en brouillard. Notre homme, lui, n'a pas l'air de trouver cela si triste. L'humidité le pénètre de partout, ses vêtements n'ont pas un fil de sec ; mais il s'en va tout de même en sifflotant avec un sourire heureux au coin des lèvres. Il y a si longtemps qu'il est fait aux brumes de la Seine ! Puis, il sait que là-bas, en arrivant, il va trouver une bonne chancelière bien fourrée, son poêle

qui ronfle en l'attendant, et la petite plaque chaude où il fait son déjeuner tous les matins. Ce sont là de ces bonheurs d'employé, de ces joies de prison que connaissent seulement ces pauvres êtres rapetissés dont toute la vie tient dans une encoignure.

« Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des pommes, » se dit-il de temps en temps, et il siffle et il se dépêche. Vous n'avez jamais vu quelqu'un aller à son travail aussi gaiement.

Les quais, toujours les quais, puis un pont. Maintenant le voilà derrière Notre-Dame. A cette pointe de l'île, le brouillard est plus intense que jamais. Il vient de trois côtés à la fois, noie à moitié les hautes tours, s'amasse à l'angle du pont, comme s'il voulait cacher quelque chose. L'homme s'arrête ; c'est là.

On distingue confusément des ombres sinistres, des gens accroupis sur le trottoir et qui ont l'air d'attendre, et, comme aux grilles des hospices et des squares, des éventaires étalés, avec des rangs de biscuits, d'oranges, de pommes. Oh ! les belles pommes si fraîches, si rouges sous la buée... Il en remplit, en souriant à la marchande qui grelotte, les pieds sur sa chaufferette ; ensuite il pousse une porte dans le brouillard, traverse une petite cour où stationne une charrette attelée.

— Est-ce qu'il y a quelque chose pour nous ? demande-t-il en passant. Un charretier, tout ruisselant, lui répond :

— Oui, monsieur, et même quelque chose de gentil.

Alors il entre vite dans son bureau.

C'est là qu'il fait chaud et qu'on est bien. Le poêle qui ronfle dans un coin. La chancelière est à sa place. Son petit fauteuil l'attend, bien au jour, près de la fenêtre. Le brouillard, en rideau sur les vitres, fait une lumière unie et douce, et les grands livres à dos vert s'alignent correctement sur leurs casiers. Un vrai cabinet de notaire.

L'homme respire ; il est chez lui.

Avant de se mettre à l'ouvrage, il ouvre une grande armoire, en tire des manches de lustrine qu'il passe soigneusement, un petit plat de terre rouge des morceaux de sucre qui viennent du café, et il commence à peler ses pommes, en regardant autour de lui avec satisfaction. Le fait est qu'on ne peut pas trouver un bureau plus gai, plus clair, mieux en ordre. Ce qu'il y a de singulier, par exemple, c'est ce bruit d'eau qu'on entend de partout, qui vous entoure, vous enveloppe, comme si on était dans une chambre de bateau. En bas la Seine se heurte en grondant aux arches du pont, déchire son flot d'écume à cette pointe d'île toujours encombrée de planches, de pilotis, d'épaves. Dans la maison même, tout autour du bureau, c'est un ruissellement d'eau jetée à pleines cruches, le fracas d'un

grand lavage; Je ne sois pas pourquoi cet eau vous glace rien qu'à l'entendre. On sent qu'elle rebondit sur de larges dalles, des tables de marbre qui la font paraître encore plus froide.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à laver dans cette étrange maison ? Quelle tache ineffaçable ?

Par moments, quand ce ruissellement s'arrête, là-bas, au fond, ce sont des gouttes qui tombent une à une, comme après un dégel ou une grande pluie. On dirait que le brouillard amassé sur les toits, sur les murs, se fond à la chaleur du poêle et dégoutte continuellement.

L'homme n'y prend pas garde. Il est tout entier à ses pommes qui commencent à chanter dans le plat rouge avec un petit parfum de caramel, et cette jolie chanson l'empêche d'entendre le bruit d'eau, le sinistre bruit d'eau.

— Quand vous voudrez, greffier ... dit une voix enrouée dans la pièce du fond. Il jette un regard sur ses pommes, et s'en va bien à regret. Où va-t-il ? Par la porte entr'ouverte une minute, il vient un air fade et froid qui sent les roseaux, le marécage, et comme une vision de hardes en train de sécher sur des cordes, des blouses fanées, des bourgerons, une robe d'indienne pendue tout de son long par les manches, qui s'égoutte, qui s'égoutte.

C'est fini. Le voilà qui rentre. Il dépose sur sa table de menus objets tout trempés d'eau, et revient frileusement vers le poêle dégourdir ses mains rouges de froid.

Il faut être enragé vraiment, par ce temps-là... se dit-il en frissonnant ; qu'est-ce qu'elles ont donc toutes ?

Et comme il est bien réchauffé, et que son sucre commence à faire la perle aux bords du plat, il se met à déjeuner sur un coin de son bureau. Tout en mangeant, il a ouvert un de ses registres, et le feuillette avec complaisance. Il est si bien tenu ce grand livre ! Des lignes droites, des entêtes à l'encre bleue, des petits reflets de poudre d'or, des buvardis à chaque page, un soin, un ordre...

Il paraît que les affaires vont bien. Le brave homme a l'air satisfait d'un comptable en face d'un bon inventaire de fin d'année. Pendant qu'il se délecte à tourner les pages de son livre, les portes s'ouvrent dans la salle à côté, les pas d'une foule sonnent sur les dalles ; on parle à demi voix comme dans une église.

— Oh ! qu'elle est jeune... Quel dommage !...

Et l'on se pousse, et l'on chuchotte...

Qu'est-ce que cela peut lui faire à lui qu'elle soit jeune ? Tranquillement en achevant ses pommes, il attire devant lui les objets qu'il a apportés tout

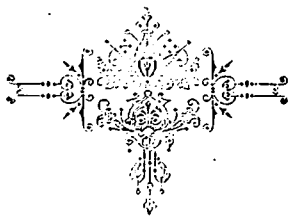
à l'heure. Un dé plein de sable, un porte-monnaie avec un sou dedans, de petits ciseaux rouillés, si rouillés, qu'on ne pourra plus jamais s'en servir — oh ! plus jamais ; — un livret d'ouvrière dont les pages sont collées entre elles ; une lettre en loques, effacée. où l'on peut lire quelques mots : “ *L'enfant... pas d'arg... mois de nourrice...* ”

Le teneur de livre, hausse les épaules avec l'air de dire : “ Je connais ça...”

Puis, il prend sa plume, souffle soigneusement les miettes de pain tombées sur son grand livre, fait un geste pour bien poser sa main, et de sa plus belle ronde il écrit le nom qu'il vient de déchiffrer sur le livret mouillé :

Félicie Rameau, brunisseuse, dix-sept ans.

ALPHONSE DAUDET.



L'AMOUR DE JACQUES.

Eh bien ! oui... oui... Et , pour ne pas défaillir, maman Heurlin se répète ces : " Oui " tout haut ; elle en martèle sa pauvre tête. Oui il faudra faire ainsi... Maman Heurlin n'a pas le courage de se dire bien en détail, de se dire avec des mots précis ce qu'il faudra faire : chasser Jacques, broyer le cœur de Jacques, mais, si les lèvres de maman Heurlin disaient trop haut ces mots là, son cœur aurait beau se raisonner, se baillonner,— il crierait, il protesterait, il empêcherait les lèvres d'aller plus loin. Et comment feront-elles, ces lèvres, pour dire à Jacques la chose ? En se décidant, en prenant sur elle, la pauvre maman Heurlin n'avait pas pensé à cela... Elle faiblit encore. N'était la pâleur du blessé, son délire, la lassitude de ses yeux clos, maman Heurlin faiblirait tout à fait. Une fois de plus, la femme droite triomphe de la mère ; seulement, la mère a imploré une grâce, un sursis ; elle a demandé, au moins, de ne pas dire la chose elle-même ; elle a guetté une occasion, a poussé son fils près du lit, lui a soufflé dans l'oreille. " Il est un peu mieux... Tu devrais causer ; il te dirait pourquoi..." Elle n'a pas eu la force de finir sa phrase ; en se bouchant les oreilles, maman Heurlin est montée tout en haut, dans la chambre de Jacques, — et, d'avoir fait son devoir elle sanglote comme après un crime.

XXII

Longtemps, dans le grand silence de la maison, maman Heurlin a attendu. Chaque bruit de souris la faisait tressaillir ; un frôlement de mouche la secouait ; de voir cette chambre où Jacques a vécu, elle a un attendrissement mêlé de remords ; toute sa douleur flotte au hasard, ses résolutions sont des épaves. Maman Heurlin a eu un instant d'exaltation ; à présent cette vigueur est abattue, affaissée. — il n'y a plus de résolution dans les pauvres yeux fanés. C'est que maman Heurlin est à la fenêtre où, si souvent, Jacques s'est tenu ; c'est qu'elle regarde le lit où Jacques a dormi, rêvé ; c'est que, dans cette chambre, elle se sent plus intimement plus profondément liée à lui, comme avant sa naissance, quand elle le portait encore...

Des pas font crier l'escalier de bois. Jacques a mis la main au bouton de la porte, Jacques est entré.

Maman Heurlin devrait marcher à lui bien vite, lui donner du courage

l'embrasser. Mais elle est comme le noyé de tout à l'heure, qui ferme les yeux pour ne pas se voir sombrer avec le vaisseau ; et puis les jambes lui manquent ; elle ne peut pas se lever de sa chaise ; mon Dieu ! qu'est-ce qu'il va dire ?

Ce qu'il dit ? Ah ! ma pauvre maman Heurlin, vous allez encore avoir des angoisses. Ce que Jacques doit savoir, ce qu'il faut lui apprendre, ce que vous vouliez lui faire apprendre du blessé, Jacques ne le sait pas encore ! Mais aussi, maman Heurlin, comment avez-vous pu croire que ce malheureux garçon, aimant et silencieux jusqu'au suicide, s'allait confier comme ça, sans raison, et à qui ? au rival préféré ! Mais vous n'avez donc pas vu que le pistolet avait d'abord été dirigé sur Jacques ? Certes, Jacques a bien soigné le fils du marchand de moutons, il l'a soutenu, lui a donné à boire, le traite en frère ; sans doute aussi chez le blessé, à force de faiblesse, de silence, dans la monotone tiédeur des draps blancs, du soleil atténué, aux lueurs faibles de la veilleuse, un apaisement doit être venu : mais lui donner Jacques pour confesseur, mais lui faire pleurer son bien avec celui qui lui vole ce bien. — ah ! ma pauvre maman Heurlin, comme vous connaissez mal le cœur des hommes !

C'est pourtant vrai. Maman Heurlin a la psychologie très sommaire. Son cœur n'étant que bonté, elle se figure toutes les choses faites ainsi, bonnement, simplement sans réticences. Elle a cru que l'aveu viendrait de lui-même, que Jacques monterait tout bouleversé, qu'il l'embrasserait en pleurant, qu'il voudrait partir, qu'il... Les pauvres yeux fanés ne veulent pas regarder plus loin. Tout cela, que maman Heurlin s'était imaginé d'avance, tout cela était cruel, déchirant, plein de larmes ; mais c'était du moins rapide, net, décisif... Au lieu que maintenant.

Maintenant, le chaos. Jacques ne sait rien encore. Si même il avait eu des soupçons, il n'en aurait plus à présent. Jacques n'a pu tirer du blessé que quelques mots : " Le père... Mal reçu ce matin... Bu toute la journée... Le soleil... Un éblouissement dans la tête..." Et maintenant tout est à refaire, le coup n'a pas porté, cette âme n'est pas torturée ; il faut chercher encore, et regarder Jacques, et lui sourire, et, — l'épouvantable chose ! — lui préparer la connaissance de son malheur, lui dessiller les yeux, comme on apprendrait à un condamné son arrêt. Au milieu de toutes ces incertitudes, il faut chercher le prétexte, l'occasion de ce déchirement, s'embusquer pour faire ce mal ; et tout cela parce qu'un grand benêt persiste à aimer une fille qui n'en veut plus !

Et, de fait, est-ce qu'il a des droits si forts ? Il a joué avec elle ; il a été son petit mari, s'est cru son promis... Des enfantillages ! Seulement maman Heurlin a beau répéter en elle-même : " Pour rire ! Des sottises !

Qu'est-ce que ça prouve ? " il lui revient dans la pensée, vif et lumineux comme un éclair, avec une précision de photographie, le souvenir de ses propres fiançailles à treize ans, dans la cour de la ferme, comme elle appuyait son coude à la margelle du puits plein de mousse, qu'un coq éclatait en fanfares, que les chevaux buvaient à la fontaine, et qu'on entendait les cris. ... Si tu l'avais trahi plus tard qu'est-ce que le père aurait fait ? Et maman Heurlin n'ose même plus répéter : " *Enfantillages...*"

Oui, mais enfin est-ce bien sûr, qu'il a voulu se tuer pour Suzanne ? Après tout, le vin cuit, le soleil, les injures du père, le caractère poussé à bout, la tête tournée, le bruit, la folie... Il dit peut-être vrai, ce garçon-là. Mais sans doute, en y réfléchissant, mais certainement il dit vrai ! Ce n'est pas à dix-neuf ans qu'on aime du grand amour. Jacques a avoué lui-même, il a répété à maman Heurlin, la nuit des confidences, qu'il n'avait encore jamais aimé du grand amour ! L'autre n'a eu qu'un feu de paille ; on ne se tue pas pour ça... Et maman Heurlin qui s'ingénie à se mentir, ne se persuade jamais qu'à moitié ; si cinquante mauvaises raisons valaient une bonne, maman Heurlin serait tout à fait convaincue : elle sait les raisons mauvaises, mais elle y met l'obstination du désespoir ; elle est toute pareille à l'homme enlisé, que chaque mouvement fait enfoncer encore, et qui se débat, se débat, en voulant croire, à chaque fois, que ce coup de pied ou de coude sera le bon ; chaque raison est meilleure que les précédentes, — et, de raison en raison, maman Heurlin sent plus clairement que toutes les raisons ont tort.

Et, avec cela, plus elle y pense, maman Heurlin, plus elle devine ce que souffrira Jacques ! Il n'avait jamais aimé du grand amour ; maman Heurlin n'a pas lu beaucoup de livres, à peine quelques feuilletons des journaux à un sou ; mais son instinct fait la différence entre les orageuses, les tristes passions que Jacques lui a racontées, et ces rougeurs, ces embarras, ces puérilités en face de Suzanne : le voilà le grand amour, le grain qui est devenu chêne, — et, d'un coup, brusquement, du faite aux racines, le chêne doit être arraché...

Comme maman Heurlin y pense, des grelots de voiture s'agitent devant la porte. On dirait la diligence, et de songer à la diligence, de se dire que Jacques partira, qu'il disparaîtra au coin de la route, que Chérisy l'aura vu venir triste, s'enfuir désespéré, la pauvre maman Heurlin s'accuse comme d'un meurtre. Pourquoi donc l'avoir retenu ? Ah ! malheur de nous ! Même pour le bien, nous faisons souffrir toujours, souffrir en aimant, souffrir en aimant, souffrir en nous dévouant, souffrir en étant une mère ! Et c'est vraiment l'horrible chose d'ici bas, que tous les cœurs humains soient liés par des fils de douleur, et que chacun de nos mouvements, même bons

que chacun de nos égoïsmes tendres, que toutes nos actions et toutes nos paroles blessent ou déchirent un cœur endolori comme le nôtre même, — un de ces pauvres morceaux de chair qui souffre de ne pas battre, de battre, et qui souffrirait de s'arrêter.

XXIII

Ce n'était pas la diligence : c'est le docteur.

Décidément il y a du mieux, mais beaucoup de mieux. L'état local est excellent, l'état général progresse ; tout en notant le pouls, le docteur n'a plus de : " Hum ! " ni de " Diable ! " Et Jean, qui le regarde d'un œil lucide, a paru vouloir l'interroger.

Elle a beaucoup ému Jean, la conversation de tout à l'heure ! Après la prostration des trois premiers jours, ces interminables minutes pendant lesquelles il ne pensait à rien, qu'à remuer le moins possible pour ne pas avoir mal, la tête et le cœur ont repris vie, avec le sang plus vif et les muscles reposés. Jean s'est distinctement rappelé, il s'est rappelé avec honte la scène de la fête, le tir, le pistolet levé sur Jacques : juste à cet instant, le musicien était tout près, en train de lui apporter la tasse fumante ; et le blessé n'a pas osé regarder le musicien. Sans ce pistolet braqué, peut-être bien que, malgré les soins de chaque heure, cette bonne voix et ce regard franc, Jean haïrait Jacques. Mais aux âmes droites les scrupules hauts ; personne n'a remarqué cette folie d'un instant, cette moitié de meurtre : Jean se rappelle, et c'est assez. Une fois, pressé par le sentiment odieux, il a voulu tout dire ; cela lui pesait trop sur le cœur ! Il a eu de la peine à mentir, ce matin ; quand il parlait du vin cuit, du soleil, de ces balivernes peu s'en est fallu qu'il n'eût crié la vérité toute saignante. Et maintenant, pris comme il l'est dans ce multiple réseau de douleur, de jalousie, de haine, de honte, de reconnaissance, Jean ne sait plus qu'une chose, n'a qu'un désir précis par dessus tout ce trouble : il voudrait bien s'en aller.

Justement le marchand de moutons, — qui erre dans le pays toute la journée, — a suivi, presque en se cachant, la voiture du docteur. A voir l'air malheureux du pauvre homme, dont la face rougeaude est maintenant cirreuse, on l'a laissé entrer ; il est là près du lit, et a tressailli de joie en écoutant la prière de Jean.

Le docteur hésite. Mais Jean insiste, presse, promet ; le marchand de moutons supplie du regard. Avec un bon brancard, un matelas tout ira bien. Le soleil est voilé il ne fait ni chaud ni froid ; et Jean a dit en plaisantant que ces vingt minutes au grand air allaient lui rendre des couleurs. Il a

tant et si bien prêché, des yeux, de la voix,— que, le le marchand de moutons tenant les pieds du brancard, Jacques soutenant la tête, le docteur suivant à six pas, on est en route.

Heureusement la classe est ouverte, c'est que les gamins se presseraient. A peine rencontre-t-on deux ou trois faucheurs, monsieur le curé qui s'étonne, une petite fille qui s'enfuit à toutes jambes, par peur du sang. L'air fatigué ou peu le blessé, qui ne dit rien.

Tout à coup, comme on passe devant une grille, une tête blonde s'y montre ; la tête blonde regarde un peu le blessé, beaucoup un des porteurs elle se penche encore pour le regarder plus longtemps. Seulement, quand, par l'étroit chemin raviné, le docteur s'approche de la civière, son malade est blanc comme cierge, les yeux perdus, évanoui. Une fois remis, il ne reste lucide qu'un instant ; à peine couché, il a battu la campagne ; et comme tous l'entouraient, le docteur maudissant son imprudence, le père pleurant à plein foulard, Jacques l'a entendu murmurer à trois reprises : " Suzanne... "

Et maintenant, du bien portant et du blessé, le blessé n'est pas le plus malheureux.

XXIV

Jacques le comprend maintenant, ce qu'entendait maman Heurlin en le poussant auprès du malade : " Parle-lui... Demande-lui pourquoi... " Jacques aurait dû le demander ce matin ; fait plus tôt, le sacrifice lui aurait été moins dur à faire ; il n'aurait pas revu Suzanne, tout à l'heure. Et, en poussant la porte de la boutique, Jacques en veut presque à maman Heurlin d'avoir eu trop longtemps pitié.

Quand elle l'a vu entrer, la figure si étrangement contractée, maman Heurlin a deviné de suite. Elle n'a rien dit, a baissé la tête, s'est mise à feuilleter, avec une attention extraordinaire, le grand carton aux timbres. Elle touche les petits carrés bleus, les retouche, tourne encore un feuillet... Et, dans son bouleversement, maman Heurlin sent quelque chose comme du bonheur, une demi joie, un allègement qui l'étonne ; ce n'est plus cette attente de la douleur, cette sorte de prison préventive, cette veille du supplice : la torture vraie est arrivée, à présent, — et c'est moins affreux que les revirements de la crainte.

Tout d'abord, devant maman Heurlin muette, en train de compter machinalement les timbres à un sou, Jacques n'a pas dit un mot. Le vieux cantonnier est là, qui ne se décide pas à quitter la boutique : il frotte des allumettes, tend son brûle-gueule au jet de flamme ; chaque allumette rate et le silence se prolonge, se prolonge...

“ Eh bien ! dit enfin le cantonnier, — et votre malade ? ”

Jacques, alors, raconte l'histoire. Tout en se tournant vers lui, ce n'est pas au cantonnier que Jacques parle ; et chaque phrase, chaque mot en remuant profond le cœur de maman Heurlin, lui enlève un peu son angoisse. Elle aurait cru que c'était plus horrible que ça, le commencement d'une conversation pareille !

“ Il était mieux, le pauvre diable... Il a voulu partir... Nous l'avons emmené sur une civière... Mais le grand air, la faiblesse, les cahots dans le chemin ! Il s'est évanoui, tout simplement... Ça ne sera rien ; mais nous avons fait une fameuse sottise... Pauvre garçon ! ”

Et, en mêlant les timbres de quittance aux cartes postales, maman Heurlin se figure toute la scène, tout le drame muet ; maman Heurlin n'a pas besoin de demander quelle route on avait prise : la grille, la tête blonde. Le sourire, tout cela lui danse devant les yeux ; et le cantonnier a dit “ Bonjour ! ” le cantonnier a quitté la boutique, que maman Heurlin ne s'en est même pas aperçue.

“ Tu le savais, maman ! Tu le savais... Ah ! pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ? ”

Oh ! oui, pourquoi ne lui a-t-elle rien dit ! Toute sa demi-joie est tombée ; maman Heurlin s'accuse plus fort, maman Heurlin se ferait du mal. Elle a laissé tomber le carton aux timbres, elle a levé sur Jacques ses yeux éteints où montent des larmes, elle a pris le garçon par les épaules je crois bien qu'elle lui a murmuré : “ Pardon ! ”

Elle s'attendait à une explosion de désespoir, à des colères, à des plaintes : et voilà que, pendant des minutes, des minutes, Jacques répète seulement, d'une voix toute brisée, toujours la même : “ Pauvre maman, va ! pauvre maman ! ”

S'il parlait, s'il se fâchait, on pourrait lui causer raison ; s'il pleurait, on pourrait le consoler : ces grands garçons, ces hommes, ça se laisse bercer encore sur des genoux de mère, bercer comme les tout petits ! Mais regardez-le, vous, les pauvres yeux fanés. Si les larmes ne vous aveuglaient pas, vous ne reconnaîtriez plus le Jacques nerveux, le Jacques faible, irrité, qui vint jadis à Chérisy. On qu'il a dix ans de plus ; sa face est résolue, ses yeux sombres sont décidés ; seulement, si vous interrogez ce silence, si vous vous demandiez ce qu'il y a sous ce calme, vous comprendriez que Jacques va partir.

Pendant des minutes, des minutes sans fin, où résonne seulement, toujours plus étouffé, plus mélancolique, ce : “ Pauvre maman ! ” la vieille mère, qui embrasse son fils et qui pleure, n'a pas osé se demander ce qu'il entend par là. Elle veut lui parler, lui parler en détail, lui tout dire, lui

dire surtout qu'il ne doit pas oublier Suzanne, que Jean est un enfant, — que sais-je encore ? Elle l'a regardé soudain. Elle a mis dans ce regard toute sa pénétration, sa divination de mère qui aime, et l'irréparable lui est apparu. De nouveau, comme aux nuits de sommeil douteux, le bruit des grelots, le grincement de la diligence, les : " Hue, dia ! ", le chemin de fer, le cauchemar bourdonne dans les oreilles de maman Heurlin. Il suffit d'une seconde pour changer toute la vie ; c'est assez d'un éclair pour vous illuminer la conscience et la volonté ; l'irrévocable ne demande qu'un instant ; et toujours les yeux dans les yeux, haussant un peu sa petite voix cassée, maman Heurlin a dit à Jacques ; " Je partirai avec toi, *fillet*..."

C'en est fait. La vie calme, les habitudes, les choses toujours vues, les êtres familiers, les souvenirs du bonheur et du deuil, les cris des enfants le son des cloches, l'écho de la voix du père, Chérisy, tout est loin ! Et, comme pour se renforcer dans sa poignante résolution, la pauvre vieille a répété : " Je partirai..."

Oh ! c'est alors qu'en regardant plus loin que ces yeux pâles, en regardant avec toute sa vie, Jacques l'a comprise, la leçon de bonté ! C'est alors qu'il a compris ses propres paroles d'autrefois : l'oubli des femmes, mais la fidélité, mais le dévouement, mais l'insondable amour des mères ! Et quand, pour la troisième fois, maman Heurlin a répété : " Nous nous en irons ", quand elle l'a répété malgré la cloche qui tinte en ce moment, qu'elle a toujours entendue et qu'elle n'entendra plus, alors Jacques n'est plus l'auteur des *Lauriers*, Jacques n'est même plus le " grand ami " de Suzanne : il voudrait s'égalier à ce simple héroïsme, à ce désintéressement sans paroles, à ce renoncement de l'être ; un grand flot lui monte aux yeux — et c'est la voix étranglée, non par la souffrance, mais par l'émotion, que Jacques a murmuré :

" Je travaillerai, mère... J'aurai du courage... Je ne serai plus qu'à toi..."

Maman Heurlin n'a peut-être pas dormi, Jacques s'attendait à une nuit d'insomnie. Mais pour la première fois, la douleur, — cette première douleur vraie, — a brisé ses forces sans irriter ses nerfs ; et, sans angoisse, sans même un rêve, elle a passé, cette nuit redoutée doucement et paisiblement.—*A continuer.*

mais produit la lumière, le jour n'est pas l'effet de la nuit. A quelle source avait-il donc puisé le Romain qui osa publier, sans les comprendre sans doute, les merveilles du Très-Haut? Comment a-t-il pu chanter des choses si inintelligibles pour lui-même et si éloignées de l'esprit païen? C'est le point qui fait surtout notre étonnement; mais cet étonnement cessera bientôt, si nous examinons l'état de l'univers entier à cette époque mémorable, si nous faisons attention à toutes les circonstances qui se réunissent pour faire supposer raisonnablement dans Virgile quelque connaissance venue de plus haut; pour le faire regarder comme le nouvel organe d'une voix qui se faisait entendre déjà à tous les peuples attentifs. On le sait: tout le monde était alors dans l'attente de grands événements (1). Une voix haute et mystérieuse partie des régions de l'aurore avait retenti jusqu'aux bornes de l'Occident, et toutes les bouches répétaient de concert: L'Orient est sur le point de triompher; un vainqueur sortira de la Judée; un enfant divin nous est donné; il va paraître, il descend d'un séjour éternel pour ramener l'âge d'or sur la terre. Oui, à ce moment même, à ce moment solennel où, selon le poète,

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre,

tous les hommes s'attendaient à une révolution heureuse; la prédiction de ce conquérant qui devait réunir tout l'univers sous son sceptre d'or, embellie par l'imagination des poètes, ramenait à la fois toutes les imaginations, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme. Avertis de plus par les oracles du paganisme, selon des témoignages assez vraisemblables, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient; et Jérusalem, élevée jusqu'au ciel, confirmait ces bruits flatteurs. De plus, le Seigneur avait préparé les voies à son fils; depuis longtemps les esprits des peuples avaient été disposés et prévenus, déjà ils prévoyaient sans en avoir une idée bien claire néanmoins, leur régénération prochaine: *nova progenies...*; et pour les amener à ce point, plusieurs circonstances avaient été ordonnées par la sagesse divine. Il paraît, et Virgile semble l'assurer lui-même dans un de ses premiers vers:

Ultima eumaei venit jam carminis aetas.

qu'une sybille, devenue l'écho de la vérité, annonça le retour du grand siècle attendu depuis longtemps par les païens, qu'elle prédit cet ordre admirable de choses dans lequel tout devait se renouveler. Certes, l'admission de ce fait ne saurait être que glorieux à Dieu; il était digne de Dieu de forcer les oracles menteurs de l'enfer à publier ainsi leur ruine, et montrer l'élévation de l'enfant qui devait les refouler pour jamais dans leur

(1) Comte de Maistre.

abîme. Les païens pouvaient bien avoir reçu ainsi cette étincelle de lumière. Virgile pouvait bien la mettre aussi en évidence en commençant son poème, mais il n'est pas permis d'en douter, les païens tiraient de sources plus pures des notions plus étendues, et Virgile, en s'érigeant lui-même en prophète, avait devant les yeux des prophéties certaines. Il serait déraisonnable de le contester, lorsque tout l'atteste à la fois : Virgile connaissait les véritables prophètes. D'abord, il ne pouvait les ignorer, lorsque les livres saints, répandus et connus dans tout l'univers par le peuple juif qui les conservait, piquaient infailliblement l'attention de tout le monde. Ces livres par excellence, dont un esprit vraiment divin inspirait la poésie, et une poésie dont toutes les images et les figures étaient consacrées à peindre la vérité dans toute sa pureté, avaient souvent fixé l'attention des hommes éclairés du paganisme, avaient prêté quelques rayons lumineux à ces esprits plus clairvoyants au milieu de l'obscurité générale. Jadis, Homère avait incontestablement puisé dans cette source féconde un grand nombre de ses inspirations ; les dieux dont on attribue la génération à son cerveau sont en partie, suivant les remarques des savants, des personnages encore reconnaissables des livres de Moïse.

Dans presque toutes les fables de la mythologie, dans beaucoup d'inventions des anciens poètes, on reconnaît également la vérité corrompue. Platon, Socrate, Aristote et les autres philosophes de la Grèce ne prouvent pas moins dans leurs systèmes, dans leur morale, dans mille traits épars dans leurs écrits, la connaissance qu'ils avaient des livres saints. Il semble que ce qu'il y avait de plus grand et de plus beau dans l'antiquité devait être produit par la religion véritable, de même que tout devait lui rendre hommage. Par là, les nations étaient obligées de voir longtemps d'avance l'aurore du beau jour qui allait paraître, les ombres étaient dès lors moins épaisses et la nuit fuyait à l'approche de l'astre divin.

Ce fut même trois cents ans avant la venue du Messie que se fit la fameuse version des Septante, par l'ordre de Ptolémée Philadelphe ; et cette traduction, remarque le judicieux auteur des *Soirées de St-Petersbourg*, prouve la célébrité des livres saints dès cette époque. " Quel prince, dit-il, a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel fondé à son tour par un grand intérêt excité par ce livre."

Les juifs, dans ce temps-là, étaient déjà dispersés en beaucoup de lieux. Josèphe rapporte qu'un grand nombre de juifs s'enrôlèrent dans les armées d'Alexandre, et suivirent ce prince dans ses expéditions, lorsqu'il partit de Jérusalem, après avoir adoré le dieu de Tadlus et entendu les prophéties qui le concernaient. Ptolémée avait emmené en Égypte plus de cent mille

captifs juifs qu'il laissa ensuite en liberté s'établir à Alexandrie. Alors, les juifs commencèrent à se répandre dans les différentes villes de l'Égypte, de la Lybie et du pays de Cyrène, puis dans l'Asie Mineure et dans la grande Asie où ils obtinrent les plus grands privilèges. Bientôt, on trouva des juifs dans toutes les parties de la terre ; toujours alliés des Romains depuis Judas Machabée, et ensuite réunis à l'empire par Pompée, ils durent s'étendre de plus en plus dans l'Occident et étendre avec eux la connaissance de leur religion. Ce n'avait pas été sans un dessein marqué par la Providence, observe le grand évêque de Meaux, que les juifs auparavant resserrés dans un petit coin du monde, seuls alors dépositaires des secrets de Dieu, se disséminèrent ainsi dans toutes les contrées. Ils firent connaître le vrai Dieu aux différents peuples, et par là les préparèrent de loin à recevoir un jour les lumières de l'évangile. Le peuple juif dispersé, ce peuple unique par sa croyance et ses usages, devait être assez remarqué au milieu des autres peuples ; sa seule vue devait exciter le plus haut intérêt, et les révélations surtout dont il tenait le dépôt devaient frapper tous les esprits, et ainsi se remplissait tout naturellement la mission alors confiée au peuple précurseur, ainsi se justifiaient ces paroles de Tobie à ses frères : *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis mirabilia ejus...*

Du temps d'Auguste et de Virgile, à l'époque par conséquent de la naissance du Sauveur, le monde était bien préparé, les voies du Seigneur étaient bien ouvertes, la terre remuée n'attendait que la rosée céleste pour faire paraître le germe béni dont les nombreux rejetons devaient couvrir sa surface renouvelée.

Pourrait-on maintenant nous objecter l'ignorance de Virgile sur les vérités qui étaient sur le point de se manifester? Virgile ignorait-il seul ce que tout le monde répétait avec admiration, était-il sourd lui seul à la voix publique? Les écrits des prophètes qui promettaient la libération des peuples et précisaient le temps de sa venue, étant traduits en grec, la langue universelle alors, tout ce que renfermaient ces livres ne devait-il pas mettre en éveil surtout le monde savant? Il est très certain, d'après le témoignage des historiens païens eux-mêmes, notamment de Tacite et de Suétone, que la connaissance des livres saints était répandue à Rome, qu'on faisait en ce temps beaucoup de bruit de ce qu'ils promettaient (1). Il est donc assez prouvé que le savant poète romain pouvait avoir connaissance des prophéties ; il est plus que vraisemblable, on pourrait même assurer qu'il en avait en effet connaissance, qu'il les avait sous les yeux en composant son *Pollion*.

(1) Suétone, *Vesp. vita*, c. IV ; Tacite, *Histor.*, liv. V.

La comparaison du poème avec ces prophéties suffira maintenant pour constater les emprunts que Virgile a faits à l'Écriture sainte. Mais avant d'entrer dans un rapprochement détaillé, il ne sera peut-être pas inutile de réunir les principaux traits pour nous assurer tout d'abord de leur rapport avec ce que nous devons rapporter, et s'ils ont pu être produits par un poète qui n'avait aucune idée de l'opinion universelle de son temps.

Virgile chante un enfant qui est encore à naître : *Cet enfant, c'est un enfant divin, c'est l'accroissement du Dieu suprême qui commande à tous les dieux. Il est envoyé du ciel, heureux espoir d'une race nouvelle, et naît d'une vierge* (1). *A sa naissance le siècle de fer est banni pour toujours, et l'âge d'or se relève radieux dans le monde. Il verra de la vie des dieux, tout en participant à la nature humaine ; il se verra bientôt, ainsi que les héros, confondu avec les dieux. C'est sous ses auspices que les traces des crimes des hommes seront effacées, que tout sera purifié, que la terre délivrée d'une éternelle alarme prodiguera ses dons. Il gouvernera le monde pacifié...* Ciel, de quel enfant parle-t-il donc ? Cet enfant n'a rien fait d'illustre encore, ce n'est pas un des hommes fameux de ce temps mémorable à tant de titres ; ce n'est ni César, ni Auguste, puisqu'il n'a pas encore paru sur la scène du monde. Et quelle grandeur future, quelle gloire, queiles merveilles dès le commencement de sa carrière ! Mais remarquons surtout en quoi consistent les grandes choses qui seront l'effet de sa venue.

D'après le caractère des Romains et pour flatter tous les héros contemporains, Virgile ne le fait pas illustrer par de grands faits d'armes, il ne se distinguera pas à la tête des armées, il ne soumettra pas par les voies de la guerre la terre à son empire. Ce sont des exploits d'un tout autre genre, d'un genre inouï jusqu'alors, et tout à fait opposé au génie de Rome : *Il effacera jusqu'aux traces des crimes de la terre, et il régnera à jamais sur les fondements de la justice et de la paix.* A qui donc peuvent convenir et ce caractère auguste et ces traits si extraordinaires sous lesquels l'enfant futur nous est représenté ? Quel est celui à qui l'on a jamais pu adres-

(1) Cette vierge que Virgile désigne dans son églogue sous le nom de la chaste Diane :

...Nascenti puero...
.....
Casta fave, Lucina...

était célèbre dans toute l'antiquité ; beaucoup de peuples attendaient ce prodige de la maternité d'une vierge, et les druides gaulois lui avait même élevé un autel avec cette inscription : *Virgini pariturae*. Cette idée ne pouvait être prise que du prophète qui avait dit depuis longtemps : *Eccce Virgo concipiet et parit filium...*

ser ces deux vers surtout, si ce n'est à l'Enfant-Dieu que vit naître bientôt en effet l'univers païen :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri
Irrita perpetua solvent formidine terras.

C'est saint Augustin lui-même qui a fait cette remarque (1). "L'irrégion obstinée, remarque l'illustre comte de Maistre, a bien fait tous les efforts pour obscurcir ce fait ; les commentateurs ont interrogé à l'envie toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Mais il est contre toute vraisemblance que l'enfant existe où on l'a cherché ; et nous pourrions défier tous ces doctes commentateurs d'en nommer un auquel les vers de Virgile s'adoptent sans violence. Mais même en supposant qu'ils puissent avec certitude désigner cet enfant, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de Rome, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient."

Alors il ne serait pas moins prouvé que le poète connaissait l'Écriture sainte et qu'il en aurait profité dans son églogue. Virgile, voyant dans les oracles sacrés de l'Écriture que le Rédempteur promis aux hommes était sur le point d'arriver après *le long cours du siècle de fer* ou de l'empire du démon, et voyant de plus tous les esprits occupés de cette prédiction dont l'accomplissement était à son terme, se serait saisi sans doute avec empressement d'un si magnifique sujet pour le revêtir des couleurs les plus brillantes de la poésie.

Suivant l'observation de Pope, le célèbre traducteur anglais, et de beaucoup d'autres que nous pourrions citer, l'ouvrage de Virgile ne consistait en partie qu'à rendre en vers latins admirables les accents enthousiastes du prophète Isaïe ; il traduit véritablement ce qu'il a vu dans ce prophète sur l'avènement du Messie, il se sert des mêmes figures par lesquelles Isaïe peint le règne glorieux du Sauveur dans l'ordre spirituel. Suivons donc, il en est temps, le poète païen dans ses imitations ; contemplons d'un œil religieux le reflet de ces lumières que tant d'hommes apercevaient, sans les comprendre, dans un miroir profane.

D'abord, il est remarquable que le siècle futur désigné par les prophètes comme l'heureuse époque du christianisme, ait été attendu par tous les païens pour cet âge d'or qu'ils regrettaient, mais qu'ils espéraient tous voir renaître dans un avenir inconnu. Nous savons qu'il est question de cet âge d'or dans l'épique de Virgile ; tout son poème roule sur cette brillante période dont il proclame le commencement au moment même qu'il parle, et c'est un enfant qui l'amène, c'est celui qu'Isaïe a appelé *pater futuri sæculi*.

(1) Épist. ad Martianum.

Virgile, aussi bien qu'Ovide, Horace et les poètes grecs qui ont rappelé l'existence passée de l'âge d'or comme le premier âge du monde, annonce son retour comme le dernier, et par conséquent comme un âge désormais éternel ; en entendant le poète, on croit entendre la voix consolante du prophète du Seigneur promettant aux hommes qu'ils se reverront dans leur état primitif : *Quo prima fuerunt ecce venerunt*. Quel est cet état primitif ? comment les païens l'avaient-ils compris ? C'est ici un sujet d'admiration pour nous ; tous les poètes en s'avouant dans l'âge de fer l'ont caractérisé par des crimes monstrueux qui rendaient les hommes malheureux et en horreur à la divinité, et en même temps tous les poètes se sont représentés l'âge d'or comme le règne de la vertu et de l'innocence. C'est là le véritable fond du siècle regretté ; tous ont vu que l'homme dans son origine était destiné à être heureux, et que son bonheur était attaché à la pureté de ses mœurs. Ovide, dans sa belle description des quatre âges qu'on peut très bien réduire à deux, a fait disparaître à la fin de l'âge d'or Saturne, ce dieu qui faisait fleurir avec l'innocence l'abondance et la sécurité ; il a fait remonter au ciel avec indignation la vierge Astrée, déesse de la justice, la dernière des divinités qui se plut avec les humains :

Virgo cæde modestas
Ultima cœlestum, terras Astraque reliquit.

Virgile, aussitôt qu'il a annoncé le rétablissement de toutes choses, fait redescendre la même déesse, il renouvelle le règne de Saturne :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

Quelles idées saines et justes sur la dégradation comme sur la régénération de l'homme ! Tout en les revêtant des couleurs païennes, Virgile fait souvent revenir ces graves traits dans ses autres ouvrages. Dans le premier livre de ses *Géorgiques*, on admire son tableau étonnant de l'âge d'or et du siècle malheureux qui en effaça les traces ; toute cette partie étincelle d'idées extraordinaires qui ont une analogie évidente avec nos saints livres, et elle correspond exactement avec l'épique dont nous nous occupons principalement. Avant le siècle de fer, dit-il, personne ne s'astreignait aux travaux champêtres, on n'avait pas encore fixé les limites des propriétés (parce que sans doute nul n'était injuste, parce que tout appartenait en commun à des hommes que l'intérêt ne divisait pas). La terre libre et sans culture fournissait tout :

Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente ferebat.

Il devra en être de même dans le rétablissement de toutes choses et pour lors Virgile dira :

Omnis fer et omnia tellus.

La nature était véritablement en cet état dans le temps de l'innocence de l'homme. Mais à l'approche de l'âge affreux, cet ordre de choses a changé ; alors le serpent s'est gonflé d'un venin fatal, les animaux féroces ont commencé à répandre le carnage :

Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædæque lupos jussit.

Ils n'ont donc pas été toujours nuisibles ces animaux devenus si redoutables, le loup et le tigre comme le reptile venimeux étaient donc autrefois soumis à l'homme, roi de l'univers ; et d'ailleurs la Genèse ne nous l'apprend-elle pas ? Ne nous montre-t-elle pas Adam, après la formation des animaux, les faisant venir à lui et, comme un souverain, imposant à chacun son nom ? Nous verrons, en revenant à notre églogue, comment Virgile fera revenir l'ordre ancien. Alors, continue le poète dans sa peinture du siècle de fer, le miel a été détaché de la feuille de l'arbre, les vins qui se répandaient çà et là dans les champs comme des ruisseaux, ont été arrêtés :

Mellaque decussit foliis
Et passim rivis currenti a vina repressit.

Il n'y a pas jusqu'aux brillantes descriptions des poètes dans l'ordre naturel, jusqu'à leurs propres expressions qui ne paraissent empruntées. On sait comment l'Écriture sainte décrit la terre promise où l'on voyait couler des ruisseaux de lait et de miel. Cette magnifique figure pour marquer l'abondance d'un pays riche, en effet, s'appliquait on ne peut mieux au siècle d'or ; et lorsque Virgile le fera revenir, il n'oubliera pas de dire :

Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et durae querens sudabunt roscida mella.

Il fallut, continu Virgile, que l'homme trouva le moyen de se suffire à lui-même dans de longues expériences, dans de pénibles recherches, dans tous les travaux du corps et de l'esprit ; car le dur travail né d'un besoin pressant a pu seul prolonger le cours d'une vie toujours à charge ;

Ut varias usus meditando extunderet artes Paulatim...
Labor omnia vincit
Improbis, et duris urgens in rebus egestas.

Virgile n'avait-il donc pas vu la malédiction portée sur l'homme par un Dieu vengeur ? *In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram.*—Plus rien sans travail, le pain ne pourra être mangé qu'après beaucoup de labeurs et de peines :

Mox et frumentis labor additus...

La terre est devenue tout à fait ingrate ; la rouille, le chardon, les épines et les herbes nuisibles font périr les moissons :

Subit aspera silva,
Lappoëque tribulique...

Que de soins pour vaincre tant de difficultés ! Oh ! Dieu a bien dit au malheureux Adam : *Maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes, ex eâ cunctis diebus vite tue ; spinas et tribulos germinabit tibi...*

Nous nous sommes peut-être déjà trop arrêté sur ce terrain si fécond, nous ne pouvons cependant nous dispenser de signaler les autres endroits où nous retrouvons le flambeau qui éclaira Virgile. Au premier livre de l'*Enéide*, il fait encore revenir l'âge d'or et toujours sous le même aspect ; et, ne l'oublions pas, il le fixe à la même époque que dans notre églogue. C'est le père des dieux qui annonce les beaux jours du règne d'Auguste, ce premier maître du monde dont le Messie illustra le règne par son apparition, et c'est ainsi qu'il en parle : " Mors les siècles seront adoncés, les peuples ne connaîtront plus les armes. *L'antique probité, la chaste déesse Rémus et son frère Quirinus, désormais réconciliés*, donneront des lois au monde ; la discorde impie sera repoussée dans son antre inhumain :

Asperat impositis mitescent secula bellis ;
Priscæfides et Vesta Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt...
Furor impius intrus... (1)

Ailleurs, c'est à son sixième livre, il fait toujours allusion au même siècle distingué par un fait tout extraordinaire dans le monde—par une pacification universelle — lorsqu'il dit du fils d'un dieu :

Aurea detet
Seacula qui rursus Latio, regnata per avva
Saturno quandam... (2)

Qui donc communiqua ces idées si pures au poète ? Comment les retrouve-t-on si souvent dans Virgile ? Il n'y a guère d'autre moyen de l'expliquer : c'est que l'Écriture sainte lui était connue, c'est qu'il avait pris quelques leçons dans ces livres précieux destinés à instruire tous les siècles.

Reprenons enfin notre comparaison avec une marche plus régulière et voyons de plus près, quoique rapidement, notre églogue. Le prophète Isaïe a parlé de la lumière qui succède aux ténèbres, il a représenté le réveil des nations assises à l'ombre de la mort, lorsque le soleil de la justice leur apparaît : *Populus qui ambulabat in tenebris, videt lucem magnani ; habitantibus in regione ombre mortis, lux orta est eis.* Virgile n'a pu mieux exprimer cette pensée qu'en disant :

...Nascenti puero quo ferrea primum
De-inet, ac toto surget gens aurea mundi
...Jam regnat Apollo (3)

(1) Vers 291 et suivants.

(2) Vers 792 et suivants.

(3) On sait qu'Apollon ou Phébus était pour les païens le dieu de la lumière.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA
MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autefois chez B. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



REMEDE DU DR. SEY

Le **GRAND REMEDE FRANCAIS** contre la *Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un dépuratif les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Tendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR
MARCHAND TAILLEUR
8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse DE LA New-York Life

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges, Mécaniques, françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chatnes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BÉLANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE,

1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.